

## PROLOGUE

*Commarque en Périgord, été 1974*

Le jeune scout marchait le long du chemin de ronde. La lune épanouie éclairait comme en plein jour, et Pierre pouvait voir chaque détail de son uniforme beige : les boutons d'argent, les insignes rouges aux chevrons dorés. Seul son visage, masqué par son chapeau, restait dans la pénombre. Semblant ignorer le vide qui l'appelait à quelques centimètres de ses pieds, il enjambait les mâchicoulis d'un pas lent et un peu raide, il avançait comme une mécanique. Il marche comme un somnambule, pensa Pierre.

La révélation de l'évidence le frappa soudain ; il sentit une poussée d'adrénaline envahir son corps, un frisson courut sur son échine : il était somnambule ! Le garçon avait déjà parcouru trois des quatre côtés du haut donjon carré et se dirigeait vers l'est de sa démarche d'automate, dans l'espérance d'une lumière à venir. Mais nulle lueur n'avait encore adouci la noirceur mouvante de l'abîme vers laquelle il dirigeait ses pas.

Pierre voulut l'avertir du danger. Il ouvrit grand la bouche, mais nul cri ne put sortir de sa gorge. Il hésitait, son cerveau battait comme un cœur : on disait bien qu'il ne fallait jamais réveiller un somnambule. Il voyait venir l'inéluctable, fit un nouvel et terrible effort pour hurler un mot qui dévierait la course immuable du jeune homme, mais ses cordes vocales refusèrent tout usage.

Parvenu au bord du vide, le scout s'arrêta un instant et tourna la tête. Terrifié, Pierre découvrit un visage blême, dégoulinant de sang, aux yeux blancs révoltés. Le scout fit encore un pas et s'engloutit dans la mer sombre de la nuit. Son corps s'écrasa trente mètres plus bas avec un bruit sourd, sans aucun cri.

Pierre poussa un hurlement et s'éveilla, essoufflé et ruisselant de sueur. Il lui fallut quelques minutes pour rassembler ses idées.

— Ce n'était qu'un cauchemar, grommela-t-il.

Il était pourtant bien conscient d'avoir crié dans son sommeil. Le souvenir du scout était encore présent autour de lui et en lui, mais, peu à peu, le quittait, glissait hors de son corps. Seuls quelques lambeaux de peur demeuraient accrochés à sa mémoire, comme des toiles d'araignée légères et venimeuses. Il songea à Daniel qui était resté seul, la veille, au pied de la tour. Dans sa pensée confuse, il le confondait avec le spectre en uniforme qui avait visité ses rêves.

Il se retourna, vit émerger du duvet près de lui un bouquet de boucles châtaines que l'aurore teignait de reflets roux. Heureusement qu'il n'avait pas éveillé Karine, car elle se serait bien moquée de lui.

C'était devenu comme un rite, une épreuve initiatique, pour les lycéens de Sarlat. Chaque garçon devait s'y soumettre. Pour prouver son courage et sa virilité, devenir un homme, il fallait, les beaux jours venus, passer une nuit au sommet du donjon de Commarque. Ce n'était pas un château ordinaire, une de ces forteresses éclaboussées de lumière qui surplombaient, par dizaines, la vallée de la Dordogne.

Commarque était sombre : un fantôme de château. À des lieues de toute habitation, le site formait une immense ruine envahie par la végétation, cernée de toutes parts par la forêt et les marécages, abandonnée depuis des siècles. Les Périgourdin superstitieux avaient peuplé la citadelle de légendes, de revenants et de vampires nés des imaginations débordantes, des traditions des conteurs d'autrefois et de la

noire réputation attachée à une histoire encore plus sinistre. Les habitants du cru se tenaient éloignés du lieu maudit et, parfois, se signaient et marmonnaient une prière à Dieu ou au diable quand ils apercevaient, au-dessus de la tête des arbres, les tours seigneuriales qui, comme dotées d'une vie végétale, semblaient pousser à travers le sol humide. Seuls quelques chasseurs avides de sensations fortes s'aventuraient dans le marais et en revenaient, blancs de peur, mais porteurs de récits extraordinaires que l'on racontait dans les chaumières.

— Tirer une bécasse sous Commarque est plus excitant qu'abattre un éléphant au Kenya, disaient les tartarins en se prenant pour Hemingway.

Les lycéens n'avaient pas besoin de fusils pour goûter l'aventure. Ils enfourchaient leur mobyette pour suivre, après Marquay, une route à peine goudronnée qui serpentait au-dessus du ruisseau de la Beune. Abandonnant leurs montures dans quelque buisson épineux, ils suivaient un chemin creux tout juste bon pour les charrettes et s'enfonçaient dans les bois noirs. Au fil des ans, chaque génération d'étudiants avait dégagé la voie, coupé les ronces qui repoussaient toujours, tracé un sillon dans la forêt.

Mais, à l'image de la nature qui renouvelle ses forces chaque printemps, la magie du site opérait toujours, l'émerveillement était le même chaque fois. Au bout du sentier sombre, le soleil s'engouffrait soudain dans l'étroite vallée creusée par la rivière, éclairant la masse gigantesque de pierres blondes.

Le spectre du château de Commarque les attendait, tout en ruine et pourtant noble et de fière allure. À ses pieds, assoupi comme une Belle au bois dormant, le village délaissé depuis des siècles semblait intact, seulement ravagé par le temps. Peu à peu, la végétation mangeait la pierre, les arbres poussaient leurs têtes maladroites au milieu des maisons éventrées.

Les jeunes franchissaient un pont-levis branlant qui faisait mine de s'effondrer sous eux et pénétraient dans le cœur du château. Trente mètres au-dessus, le donjon presque aveugle semblait prêt à les écraser ; trente mètres au-dessous, les redou-

tables marécages balançaient les têtes de leurs roseaux, comme un appel de sirènes avides de les engloutir.

De l'autre côté de la vallée, inaccessible et proche, le castel de Laussel pointait ses murailles blanches. Il régnait en ces lieux une impression de pesanteur, de temps arrêté qui impressionnait les gamins. Après avoir franchi la porte du logis, il fallait subir l'épreuve de l'échelle. Vermoulue, craquant de partout, ouverte sur le vide, elle donnait le vertige aux plus téméraires, et plus d'un préférait renoncer.

Ce chemin périlleux donnait accès à un escalier à vis en relatif bon état, bâti dans l'épaisseur du mur. L'ascension s'achevait au sommet du donjon. Le paysage, comme vu d'avion, était un feu d'artifice de vert, de brun, de roux et de gris, un mélange subtil de végétal et de minéral. L'épreuve de ces chevaliers des temps modernes s'achevait par le tour du chemin de ronde qui menaçait d'éboulement à tout instant. La plupart le parcouraient à quatre pattes, le nez au ras de la pierre, osant un regard aussi timide qu'audacieux sur le village en contrebas. Les plus courageux, ou les plus fous, l'arpentaient d'un pas martial.

La journée des adolescents comprenait un pique-nique, souvent très arrosé d'alcool dérobé chez les parents. Cette agape sacrée se prenait dans le réseau de grottes qui perçait la falaise sous la forteresse, où chacun s'imaginait au temps de Cro-Magnon. L'exploration des ruines leur prenait la journée entière, à la recherche du trésor de pierres précieuses qu'un vieux livre prétendait caché quelque part.

Ils sondaient les cavités, dégageaient des entrées souterraines, inconscients du danger, persuadés d'être les premiers à entreprendre l'aventure. Ils revenaient bredouilles, avec dans le cœur un trésor plus précieux encore.

Épuisé, apaisé, un peu ivre, à la nuit tombée, chacun se roulait dans un duvet au sommet de la tour, pour une nuit aussi inconfortable qu'inoubliable.

Il n'avait pas fallu beaucoup de temps aux garçons pour découvrir que le jeu pouvait être considérablement épicé si

l'on y associait des filles, surtout si un plan prémédité avait prévu de vous laisser seul avec l'une d'elles.

— Commarque, ça les fait toutes craquer, disait le tombeur attiré du lycée à son ami Pierre qui désespérait d'obtenir de la belle Karine autre chose que des baisers, certes langoureux, mais insuffisants pour satisfaire son désir violent.

Il lui avait même suggéré l'histoire du scout somnambule, comme un préalable obligatoire avant le succès.

— Plus elles ont peur, plus elles sont tendres, ajoutait-il avec un machisme déjà affirmé.

Pierre et Daniel étaient amis depuis le collège, partageant une égale passion pour l'histoire et le sport. Mais, depuis leur entrée au lycée, une rivalité amoureuse était venue troubler le clair paysage de l'enfance. Il faut dire qu'elle était jolie, Karine, joueuse, aimant séduire et encore effrayée par le passage à l'acte. C'était Pierre qui avait eu l'idée de l'emmener à Commarque, aux beaux jours de juin, persuadé qu'il était d'arriver à ses fins. Mais Daniel s'était imposé, et les trois adolescents avaient enfourché leurs deux-roues pétaradants et gagné la forêt.

Karine s'amusait de leur antagonisme. Tour à tour elle les prenait par la main pour une promenade sur les bords de la Beune, au milieu d'un tapis de rares orchidées.

— Jamais je ne pourrai choisir entre vous deux, affirmait-elle en minaudant et en se laissant embrasser sous le porche ou subtilement caresser dans la pénombre des grottes.

Chacun semblait jouer une partition, un rôle préalablement établi pour chaque sexe.

Puis était venue l'épreuve de l'ascension. Karine avait poussé des cris, exagérant sa peur, menaçant de faire demi-tour, pour le seul plaisir de se laisser rassurer. Au-dessous d'elle, Pierre l'encourageait tout en reluquant ses fesses.

Encore plus bas, manifestement mal à son aise, Daniel peinait à les suivre. Pour gagner l'escalier à vis, il fallait franchir une planche simplement posée en équilibre instable sur le vide. Pierre s'élança, entraînant la jeune fille par la main. En trois pas, ils furent en sécurité.

— Daniel, grouille-toi ! On ne va pas t'attendre toute la journée !

Visiblement paralysé par le vertige, l'adolescent, livide, n'osait pas se détacher de l'échelle qui lui semblait soudain un havre de sûreté. Il se sentait pris de nausées à l'idée d'avancer sur l'étroite passerelle, et aucune philosophie n'aurait pu le décider à pousser plus avant. La chute lui paraissait inévitable.

— Partez devant, je vous rejoindrai plus tard, dit-il d'une voix minuscule qui avait du mal à sortir de sa gorge.

Sans attendre leur réponse, il entreprit de redescendre les degrés.

— Il a la trouille, laissons-le, déclara Pierre, soudain ravi de cette aubaine.

Le regard que lui lançait Karine le transformait en héros. Il ne fut pas déçu. Porteur de tous ses espoirs, le donjon l'avait comblé en lui offrant une nuit d'amour entre ciel et terre, un ravissement de tendresse où le désir, la frayeur et le froid avaient chacun leur part. Quel imbécile, l'autre, avec ses inventions ! C'est à moi qu'il a foutu la trouille avec ses histoires de fantômes.

Prenant garde de ne pas éveiller sa compagne qui venait de se retourner, dévoilant sa jolie bouche aux lèvres boudeuses, il se leva et escalada le chemin de ronde.

Le soleil rose commençait à inonder les marais, éclaboussant les pierres et les arbres. En contrebas, Pierre distinguait un groupe de chevreuils venu s'abreuver dans le ruisseau et côtoyant avec indifférence une harde de sangliers.

Il songea à éveiller Karine, puis décida de profiter égoïstement du spectacle. C'était comme le premier matin du monde, un temps hors du temps que l'homme n'était pas encore venu polluer. Les époques se mélangeaient sans incohérence.

Il aurait pu, sans s'étonner, voir surgir un groupe de chevaliers en armures. Le marigot aurait pu abriter des lions et des crocodiles. Même une troupe de brontosaurus, un tricératops poursuivi par un *Tyrannosaurus rex* ne l'auraient pas surpris. Ils auraient été à leur place parmi les roseaux géants.

— Redescendons prendre le petit-déjeuner avec Daniel, dit Pierre quand il fut rassasié du spectacle.

Peut-être avait-il un peu de remords d'avoir égoïstement abandonné son copain.

— Il doit se morfondre à nous attendre.

Fort de son autorité nouvelle, il s'empara du bras de Karine et lui vola un baiser. Parvenus au pied du donjon, ils ne trouvèrent pas leur ami. Rien ne laissait supposer qu'il eût dormi dans une salle délabrée, ni dans une grotte. Ils eurent beau l'appeler à pleine voix, seuls des cris d'oiseaux répondirent à leur angoisse grandissante.

— Il a honte d'avoir eu peur. Il se cache.

— Il est peut-être rentré chez lui ?

Ils découvrirent sa mobylette couverte de rosée rangée auprès de leurs machines.

— Daniel, fais pas le con ! Montre-toi ! hurla Pierre, soudain inquiet.

Son cauchemar revenait dans sa tête, comme une obsession. Karine, effrayée, se blottit contre lui.

— On devrait prévenir les gendarmes !

Ils passèrent deux heures à explorer les environs sans trouver la moindre trace de leur camarade. Dépités, ils se décidèrent à donner l'alerte générale : les parents, la police.

Pendant plusieurs jours, les forces de l'ordre renforcées d'une troupe de bénévoles fouillèrent les ruines, explorèrent les bois et sondèrent le marais. On ne retrouva jamais l'adolescent ; il avait tout simplement disparu.